

LES

ÉTUDES DE GREC MODERNE EN FRANCE

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

*Exemplaire
spécialement imprimé
pour*

SALOMON REINACH,
Membre de l'Institut.

LES ÉTUDES DE GREC MODERNE EN FRANCE

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

**Leçon d'ouverture du cours de Grec moderne
à l'École spéciale des Langues orientales vivantes
le samedi 20 février 1904**

Messieurs,

Appelé à l'honneur de professer à cette chaire, je ne veux pas y monter sans remercier tous ceux qui, par leurs suffrages ou leurs conseils, m'ont permis de l'occuper, sans assurer tous mes nouveaux collègues de mon entier dévouement. Je ne me sens pas au milieu de vous sur une terre inconnue. Cette maison m'est familière. Jadis, bien avant les splendeurs actuelles, avant la reconstruction de l'École, dans une salle que je me rappelle encore, j'ai enseigné les premiers éléments du grec moderne. Il me semble que c'était hier, quoique je n'aie plus trente-deux ans comme alors. C'est donc sans surprise, aujourd'hui où je ne suis plus jeune, que je reprends, que je continue cet enseignement. M. Emile Legrand, dont je vous parlerai plus en détail tout à l'heure, M. Emile Legrand, que, comme moi, vous regrettez, était mon ami, et jamais le moindre nuage ne s'était élevé entre nous, pendant les années longues où nous nous connûmes. J'avais été son répétiteur ; il en garda toujours le souvenir fidèle. J'en retrouvais, l'autre jour, une preuve touchante, en ouvrant le tome V de sa *Bibliothèque grecque vulgaire* ; il me dédiait ce beau travail, que je l'avais vivement engagé à entreprendre, et la dédicace commence par ces mots affectueux : *Mon cher Collègue et Ami*. C'était en 1890. A cette époque, peut-être M. Legrand prévoyait-il, dans sa bienveillance, qu'un jour je lui succéderais à cette place et pensait-il aux circonstances toutes fraîches encore de sa candidature, dès le début de laquelle, à la mort de M. Miller, j'avais éprouvé un plaisir tout particulier à m'effacer devant ce vieux maître.

Laissez-moi vous dire aussi, Messieurs, que, même pendant que je n'enseignais pas à l'École, même pendant mon absence, je me sentais présent parmi vous, je vivais dans cette maison. J'y revi-

vais plutôt avec une jeunesse, avec une ardeur, avec une fougue nouvelles dans la personne d'un de mes anciens élèves que je suis heureux de retrouver aujourd'hui à mes côtés. D'ailleurs, il n'est pas de plus sûre préparation à l'enseignement pratique, à un enseignement comme doit être le nôtre, que des travaux en apparence spéculatifs. Je m'y livrais donc paisiblement, à l'École pratique des Hautes Études d'histoire et de philologie, d'où je vous arrive et à laquelle je me fais gloire de toujours appartenir. Ne vous effrayez pas de ce que ce titre de Hautes Études peut avoir de solennel, d'imposant, d'un peu froid peut-être. Nous nous y plaisons, au contraire, dans des conversations familières et simples, dans de véritables conférences d'où toute morgue est bannie, à développer chez l'auditeur ce qu'il faut toujours développer chez l'homme, je veux dire l'initiative. L'esprit d'initiative, l'esprit de critique et d'examen, l'esprit réfléchi, constitue à la fois la base de la science et de la sagesse : c'est la même chose, et c'est presque le même mot.

Je voudrais aujourd'hui, Messieurs, vous entretenir tour à tour de tous mes prédécesseurs à cette chaire, et cela n'est point aisé : raconter leur histoire, c'est faire le tableau des études de grec moderne en France pendant le XIX^e siècle. Le sujet est tentant, si tentant même et si riche que, pour l'approfondir, j'avais tout d'abord songé à remettre cette leçon d'ouverture au mois de novembre prochain. Puis, j'ai pensé qu'il valait mieux m'acquitter tout de suite, fût-ce plus brièvement, de ma tâche. Je ne viens donc pas vous apporter sur mes devanciers des documents inédits ; le peu de temps dont j'ai pu disposer pour ce travail ne m'a point permis de songer même à des recherches de ce genre ; je serais heureux si je pouvais seulement vous retracer la silhouette de ces maîtres, vous faire admirer leur effort incessant et divers, et rattacher à leur activité quelques considérations générales sur l'enseignement du grec moderne en France.

Le cours de grec moderne à l'École spéciale des Langues orientales vivantes, y est un des plus anciens ; il figure, en effet, sur l'affiche du 15 frimaire an IX (16 décembre 1800), sous ce titre et avec ce texte : « *Cours de grec moderne*. Le citoyen d'Ansse de Villosion développera l'origine et les principes du grec vulgaire, dictera des Dialogues pour enseigner à parler cette Langue, et expliquera ensuite le Γεωπονικόν, ou Traité d'agriculture d'Agapius, et l'Ἀραβικόν μυθολογικόν, Contes arabes traduits en grec vulgaire. Il donnera ses leçons les duodis, quartidis, sextidis et octidis, à deux heures précises » (1).

(1) Voir Publ. de l'Ec. des L. or. viv., série II, vol IX, *Mél. orientaux* (1883), p. LV et suiv.

Que de réflexions, quel monde de pensées ne suggère point cette affiche, dans sa belle simplicité ! Et tout d'abord, n'y a-t-il pas une preuve touchante d'amour, donnée par la France à la Grèce, dans ce fait seul qu'une chaire de grec moderne est créée à Paris ? Reportez-vous à 1800 ; la Grèce alors, écrasée sous le joug le plus barbare que jamais peuple ait subi, n'existait pas, ne pouvait même entrevoir l'espérance d'exister un jour comme nation. La France se levait, la France lui disait : « Mais si ! tu existes ; tu existes au moins dans ta langue qui ne meurt point ; cette langue, je veux l'enseigner, ce sera une affirmation première de ton existence ».

Peut-être ne faut-il pas ici négliger de rappeler un fait assez peu connu : en décembre 1800, un an venait de s'écouler depuis le Directoire ; or, le 2 floréal, an V, ce projet avait germé dans la tête du général Bonaparte de rétablir une « République Grecque ». Des négociations furent commencées et se poursuivirent assez longtemps (1). Il n'est pas invraisemblable de penser que notre chaire fut le dernier écho de cette combinaison politique, où il faut voir comme un premier éveil du philhellénisme en France (2).

Mais vous avez bien remarqué que « le citoyen » d'Ansse de Vil-loison devait enseigner « les principes du grec *vulgaire* ». Ne l'oublions pas, en effet, surtout sous la troisième République : l'École fut fondée par un décret du 10 germinal an III (30 mars 1795), sur la proposition de Lakanal dont ce fut une des plus heureuses créations et des plus démocratiques, car rien n'est plus conforme à l'esprit de la démocratie, que d'enseigner comme le veut le titre même de l'École, les langues vivantes, c'est-à-dire les langues qui se parlent et telles qu'elles se parlent, les langues qui fleurissent sur les lèvres du peuple (3). Notre École est restée fidèle à ce grand principe démocratique, qui lui rappelle ses origines républicaines.

L'homme supérieur qu'était d'Ansse de Vil-loison a de plus, dans la rédaction de l'affiche que je vous lisais et qui ne peut émaner que de lui-même, posé et j'irai jusqu'à dire résolu un autre problème, que nous trouvons ainsi soulevé dès les débuts de l'École,

(1) Voir Sp. Papas, *Rev. de la France moderne*, Févr. 1900, et *Rev. des Et. histor.*, Janvier-Février, 1902, p. 69 suiv.

(2) Les origines du philhellénisme sont pourtant plus anciennes et on en surprend des traces singulières chez Voltaire lui-même, qui était aussi très anti-turc. V, sa Corresp. avec Catherine II, 18 Mai, 4 Juillet, 20 Juillet, 14 septembre et les réponses de l'Impératrice, 22 Juillet-2 Augusto, 4/20 Augusto, 1770, au moment où les Russes, après avoir soulevé les Grecs, les abandonnèrent. Voltaire parle de la Grèce, de la langue grecque et des Turcs en véritable philhellène. Il est encore plein de la gloire de Sparte et d'Athènes.

(3) Sur les *Jeunes de langue*, institution dont le principe est tout différent, voir *Mel. or.*, t. I., p. V, note I et p. VI.

que l'on a beaucoup agité depuis et qui intéresse au plus haut degré la façon même dont l'enseignement doit être chez nous compris et pratiqué. « Le citoyen » d'Ansse de Villoison nous annonce qu'il « développera l'origine et les principes du Grec vulgaire, dictera des Dialogues pour enseigner à parler cette Langue », etc. Voilà qui est bien dit, voilà qui d'instinct est bien trouvé. A la fin du xviii^e siècle, le siècle des philosophes, au commencement du xix^e siècle, le siècle de toutes les sciences, ce mot d'*origine* et le souci qui en transparait chez Villoison, ne doivent pas nous surprendre. Mais voyez les conséquences qui en découlent. Vos professeurs doivent être à la fois et sont, par le fait, des savants capables de remonter aux causes et des maîtres habiles à transmettre aux élèves les premiers rudiments, afin de leur « enseigner à parler » une langue, comme le dit Villoison avec ingénuité. La double nécessité d'un enseignement scientifique et pratique n'a jamais été mieux sentie. Affirmons-le hautement : la science seule donne à l'enseignement, même pratique, la base dont il a besoin. Nous ne sommes pas une école primaire ; mais, le fussions-nous en partie, l'instituteur lui-même doit sa méthode à des sources plus hautes, celles où s'abreuve la science, qui distribue jusqu'à lui les justes eaux. Quand, en voyage, vous apprenez empiriquement une langue, vous ne vous l'assimilez pas par le secours de l'indigène, mais bien plutôt par la méthode que vous avez en vous et que vous lui apportez toute prête à recevoir ses propos. Sur ce fond premier tout se coordonne et se pose. Pour enseigner les éléments aux élèves, encore faut-il savoir ce qui, dans une étude, constitue les éléments véritables. Pour cela, il faut avoir vu au delà, afin de pouvoir distinguer et choisir. D'ailleurs, quoi de plus démonstratif que la leçon du passé ? Notre École peut se glorifier d'avoir toujours eu, dans toutes les branches, des savants originaux, et, dans la nôtre, d'Ansse de Villoison fut un des plus grands.

Vous trouverez de lui un joli portrait, vivement enlevé par A. Pierron, dans l'introduction dont il fit précéder son édition de l'*Illiade* (1). Mais vous le savez, Villoison lui-même publia l'*Illiade* en 1788, à Venise, d'après le célèbre Venetus A, qui contenait les vieilles scolies alexandrines (2). Vous n'ignorez pas le retentisse-

(1) Paris, Hachette, 1883, p. LXXIV suiv. ; v. aussi *Mém. de l'Institut royal de France*, classe d'hist. et de litt. anc., t. I, Paris, 1815, p. 354-376, l'éloge de Villoison par Dacier (voir *ibid.*, p. VI).

(2) Ce manuscrit a été admirablement reproduit par la photographie, avec une préface de D. Comparetti, à Leide, chez A.-W. Sijthoff, 1901 : *Homeri Ilias cum scholiis*, fo. On sait que Villoison, après sa découverte, fut très fâché des conclusions que Wolf en avait tirées : « au point qu'il se repentait presque

ment qu'eut cette découverte : ce fut comme une nouvelle découverte d'Homère, qui ne nous était connu jusque-là que par les byzantins. Homère ! Quelle coïncidence charmante, quel coup du sort plus éloquent que mille dissertations linguistiques ! Le titulaire du premier enseignement du grec *vulgaire* en France est aussi celui qui découvre Homère ! La linguistique n'a pas mieux fait. Car, elle a découvert à son tour. Elle a découvert la même chose ! Oui, ce qu'on nomme, improprement d'ailleurs, le grec *vulgaire* et le grec homérique, c'est tout un. Par un développement harmonieux et continu, auquel pas un chaînon ne manque, l'ionien d'Homère aboutit à l'attique, l'attique à la Koinè (ou Κοινή), de l'époque hellénistique — l'époque où fut rédigé le Nouveau Testament — le grec hellénistique enfin, grâce à des transformations que nous suivons dans le détail à travers les inscriptions, les papyrus et les textes du moyen-âge, aboutit à l'état moderne, à la langue commune couramment parlée en Grèce aujourd'hui. Quelle belle histoire ! Quel légitime sujet d'orgueil pour les Grecs, car il n'est d'orgueil légitime que celui qui s'appuie sur la solidité des preuves scientifiques. Le lien fortuit qui, dans la personne de Villoison, rattachait les deux points extrêmes du grec, n'est pas un mythe : le grec vulgaire se rattache bien, en effet, de la façon la plus directe, au grec d'Homère. Les ἔπεα πτερόεντα, les paroles ailées, n'ont pas, depuis, cessé une seule seconde de se transmettre de bouche en bouche. C'est pour cela même que les mots ont changé de forme : ce changement témoigne de leur usage ininterrompu. On dirait que de la sorte, comme l'écrivait récemment un poète grec (1), les modernes sont encore suspendus aux lèvres des anciens, par un souffle, par un baiser que les générations se passent l'une à l'autre.

Veillez bien remarquer qu'il s'agit ici d'une parole qui se perpétue, non point d'une écriture qui se conserve : il est par trop évident que le livre ne prouve rien ; la transmission du langage se

d'avoir publié son ouvrage ». Voir l'éloge par *Dacier*, p. 364, cité ci-dessus, p. 8, n. 1. Dans l'édition originale, il est à remarquer que Villoison, membre de l'Institut, ne mentionne que ses titres de membre d'Académies étrangères, *Upsaliensis Academiae Sodalis*, etc. Villoison, qui semble avoir été d'humeur quelque peu fantaisiste, était alors en délicatesse avec l'Académie des Inscriptions (voir l'éloge par *Dacier*, cité ci-dessus, p. 339) ; et pourtant, sur les instances de l'Académie elle-même, il avait eu besoin, pour y entrer, d'une dispense d'âge (*ibid.*, p. 357) ! C'est sans doute un exemple unique dans le genre.

(1) Argyri Ephthaloti, dans le *Νουμάς*, n° 77, 4 janvier 1904 : « τί λογιῆς ἐλληνικῆ ὕψος καλλιεργούσε οἱ ἱεροφάντες αὐτοὶ τῆς ἐλληνικῆς παιδείας, ποῦ ἔχουσε καὶ τὴν ἀδιαντροπία νῦν μᾶς ἔχει χυδαίους ἑμᾶς ποῦ τοὐλάχιστο γράφομε τῆ γλώσσῃ ποῦ ὁ Λαὸς ὁ ἴδιος μᾶς κατέδασε ἀπὸ χειλῆ σὲ χειλῆ, σὰν ἱερό, μὴ τὴν ἀληθεῖα, φίλημα ποῦ μᾶς ἀγγίζει μὲ τὴν πιὸ καλῆρια, τὴν πιὸ κλασσικὴ ἀρχαιότητα. »

fait sans qu'on ait aucun besoin de savoir lire. Le paysan grec le plus ignorant peut se réclamer d'Homère au même titre que l'érudit, quand celui-ci veut bien user, pour lui répondre, de sa langue maternelle. Seule, la « parole ailée » leur confère à tous les deux leurs vrais parchemins. Seule, la « parole ailée », la parole vivante est démonstrative. Tout le monde peut apprendre le grec dans les livres ; il n'y a qu'un Grec qui le parle naturellement, sans l'avoir appris que de sa mère. Ainsi la parole prononcée de nos jours par l'homme le plus simple est une attestation irréfutable aussi bien de l'immortalité de cette langue que de l'unité de l'hellénisme le long des siècles. Croira-t-on qu'il se soit trouvé des Grecs pour se fâcher contre cette reconstitution des archives nationales par la science, pour se révolter même contre une vérité qui flatte l'amour-propre et qui venge un peuple entier de la tare du vulgarisme ? Quelles protestations malavisées ! Messieurs, en ce qui me touche, mon attitude à l'égard de mes frères hellènes est bien simple, ... tout en étant très complexe : quand on les accuse trop durement, je dois plaider, car je les connais bien, les circonstances atténuantes. Mais je ne leur cacherais jamais ma pensée ; le progrès est au prix de la discussion libre ; la franchise est le premier devoir envers ceux qu'on aime. Aussi bien, à quoi servirait-il de cacher, de chercher à dissimuler des erreurs déplorables ? On l'a beaucoup répété dans ces derniers temps : la question du grec littéraire a soulevé en Grèce des discussions passionnées, et le sang a coulé. Cela est vrai. Il faut donc, dans ces circonstances délicates, des hommes qui puissent envisager ces luttes malheureuses d'une façon sereine, qui puissent les dominer. La science habitue seule à cette sérénité et aussi la certitude que nous sommes dans la vérité historique. Nous sommes de plus dans la tradition de l'École : l'exemple du « citoyen » d'Ansse de Villoison donne à cette chaire son importance et sa haute signification. Nous aurions cherché que nous n'aurions pas mieux trouvé : le grec *vulgaire* ne pourrait être placé sous de plus heureux auspices que ceux d'Homère.

Il semble que vos professeurs, en se succédant à cette chaire, nous offrent l'image même des progrès accomplis par la science dans l'étude du grec moderne. En effet, d'Ansse de Villoison était surtout ce qu'on appelle un helléniste ; il avait pour spécialité le grec ancien. Avec M. Hase, les choses changent. M. Hase est aussi un helléniste (1) ; vous en serez convaincus rien qu'en ouvrant le *Thesaurus*

(1) Cette *classification* et ce titre ne signifient nullement que d'Ansse de Villoison et M. Hase ne se soient point occupés de grec moderne proprement dit. Pour Villoison, voir ci-dessus, p. 6, l'affiche ; de plus, il avait fait en Grèce

d'Henri Estienne, enrichi par lui, dans l'édition Didot, d'une foule innombrable d'exemples et de mots. Mais, chez M. Hase, vous remarquerez déjà la préoccupation constante du grec post-classique, du grec ecclésiastique, du grec byzantin. N'avons-nous pas évolué de même, quoique plus tardivement, dans notre manière d'envisager les origines du grec moderne? D'abord, on le rattachait au grec ancien, immédiatement, sans considérer cet immense espace de temps qui s'écoule entre la conquête romaine et la résurrection de la Grèce, sans s'arrêter à ce grec hellénistique et médiéval dont je vous parlais tout à l'heure et qui nous fournit précisément toutes les étapes intermédiaires. Un helléniste savait en quelque sorte de droit le grec moderne. M. Hase fait un pas de plus, en se bornant toutefois, semble-t-il, au grec byzantin officiel, comme en fait foi son édition magistrale de Léon Diacon (1819) ; ce volume formait une suite inattendue à la Byzantine du Louvre, cette magnifique collection, malheureusement difficile à manier, introuvable et trop chère, de chronographes byzantins.

Les études byzantines, Messieurs, ont toujours, malgré quelques éclipses, joui en France d'un grand crédit. Cette chaire, comme nous le verrons plus tard avec M. Miller, comme nous le voyons

un très long voyage : il était parti avec Choiseul-Gouffier (voir éloge par Dacier, cité ci-dessus p. 6, n. 1, à la page 365 ; il y étudia le grec moderne, p. 366-67 ; il avait vu Constantinople, Smyrne, Naxos, les îles de l'Archipel, Patmos, Amorgos, Mitylène, l'Athos, Salonique, Athènes, Corinthe, Argos, Sparte, la Tzacanie (où il remarque le dialecte *Dorique*), la Laconie, *ibid.*, p. 365-369. En outre, il trouve à la Marciane « une version grecque très littérale d'une partie de l'Ancien Testament faite par un Juif dans le x^e siècle », p. 365, découverte qui donne à réfléchir (cf. D. C. Hesseling, *Les cinq livres de la Loi*, Leide, 1897, p. I suiv.) ; il était très au courant de la grécité post-classique, avait lu quatre fois la Byzantine du Louvre, p. 371, s'intéressait à l'histoire de la langue grecque, « connaissait tous les changements qu'elle a éprouvés pendant les vingt-quatre siècles qu'elle a été en usage, et toutes les acceptions diverses dans lesquelles les mots ont été employés par les différents auteurs, depuis Homère jusqu'à Chalcondyle », *ibid.*, p. 374. Il est, en un sens, un de nos premiers byzantinistes ; il cherchait, après Peiresc, en Orient, des livres perdus de Constantin Porphyrogénète, *ib.*, p. 366. De son voyage en Grèce, il avait rapporté assez d'observations pour faire une sorte d'ouvrage comparatif entre la Grèce ancienne et la Grèce moderne, *ibid.*, 370 ; il est resté de ce projet un nombre considérable de notes en plusieurs volumes qui sont à la Bibliothèque Nationale (Dacier, *ibid.*) et qu'on y consulterait sans doute avec fruit. On sait d'ailleurs (Dacier, 373), que pour d'Ansse de Vilvoison fut spécialement créée au Collège de France une chaire de grec ancien et moderne. Quant à M. Hase, on peut se reporter, entre autres, au *Journal des Savants*, octobre, 1856, surtout p. 617, où, à propos de *Chants klephtiques*, ce grand helléniste émet des vues historiques fort intéressantes. C'est une série d'articles (p. 23-33 ; 203-213 ; 611-619) sur des publications modernes, notamment des chants populaires ; M. Hase est *vulgariste* (cf. *ibid.*, p. 26-28) ; M. Hase avait été aussi le professeur de grec moderne de Vilvoison, qui le possédait, dit-il, mieux que son maître, cf. M. Bréal, *Rev. des d. M.*, 15 mars, 1883, M. Hase avait aussi connu Fauriel, *ibid.*, 361.

déjà avec M. Hase, fut à de certains moments comme le centre de ces études. Un byzantiniste de premier ordre, archéologue, épigraphiste, historien et écrivain, M. Ch. Diehl, a tracé des études byzantines en France, depuis leur origine, un tableau qui serait complet, si ce maître ne s'y était lui-même oublié (1). Nos études de grec moderne, comprises dans le sens le plus large, ou, si vous voulez, les études néo-grecques se rattachent étroitement aux études byzantines qu'elles complètent par la linguistique, par l'histoire littéraire et par l'histoire même de la langue. M. Hase, dans son édition de Léon Diacre et aussi dans le *Thesaurus*, s'il ne faisait pas, à proprement parler, de la grammaire historique, faisait du moins, aidé par sa merveilleuse érudition, l'histoire des mots et du sens des mots, à travers le grec de tous les âges. Cela rentre de plain-pied dans notre domaine. A l'École des Hautes Études, nous ne nous contentons pas seulement de rétablir, grâce à l'analyse des formes, surtout grâce à la base que nous donne le grec moderne, tel mot mal lu ou mal interprété dans les textes byzantins ou post-classiques; nous ne nous y refusons pas à la joie d'éclairer, quand nous le pouvons, par l'usage moderne, un type ou un sens de la meilleure grécité. Ici nous devons recourir avec plus de discrétion à ces exégèses. Il suffit qu'elles restent à l'arrière-plan et nous permettent simplement de travailler à leur lumière.

Les élèves de néo-grec à l'École des Hautes Études, sont moins heureux que vous : ils sont supposés — oh ! rassurez-vous, j'ai dit seulement supposés — connaître à la fois le grec ancien et le grec moderne, pour n'avoir plus à apprendre que ce qui a bien pu se passer dans l'intervalle. Telle est la différence essentielle des deux enseignements. Vous n'avez, vous, à vous préoccuper que du grec moderne. Je vous ferai grâce de Léon Diacre, au risque de déplaire à l'ombre de M. Hase. Cette ombre pourtant, je m'assure, sourirait à mes paroles avec aménité; M. Hase fut toujours un homme plein de politesse et de courtoisie. Voilà bien un professeur que vous eussiez aimé. Quand il interrogeait aux examens, il ajoutait, après chaque réponse : — Monsieur, je vous suis on ne peut plus reconnaissant de ce que je viens d'entendre. Vous avez tout à fait raison. — Puis, avec une exquise urbanité, il vous démontrait que vous aviez dit juste le contraire de ce qu'il fallait dire. La note se ressentait parfois de cette démonstration.

Je ne tarirais pas si je me laissais aller à vous parler de ce charmant professeur dont les mots courent encore dans bien des

(1) *Byz. Zeitschr.*, 1900, p. 1-13.

mémoires (1). Son enseignement ne devait pas sans doute être un enseignement élémentaire ; M. Hase devait supposer même, comme nous le faisons tout à l'heure pour l'École des Hautes Études, que les élèves de l'École possédaient les langues classiques sur le bout des doigts, car, il n'était pas helléniste rien que dans ses livres ; il l'était aussi à ses cours et jusque dans les circonstances les plus familières de la vie. Un jour, sur le boulevard, il venait d'être renversé par un landau attelé à deux chevaux. On le relevait à peine, tout contusionné, qu'il s'écria : — Ce *bige* a failli me mener chez Orcus. — M. Paul Meyer me racontait qu'à sa dernière leçon de l'École, M. Hase, en finissant, tint à ses auditeurs ce simple discours : — Messieurs, je vous fais mes adieux. Vous ne me reverrez plus parmi vous : je sens que Cerbère me mord au talon. — Un mois après, il mourait en sage.

Cette abondance de souvenirs classiques tenait peut-être aussi chez lui à cette circonstance particulière, que sa jeunesse avait évolué en pleine période philhellénique. On aimait dans ce temps-là les cnémides et les chlamydes, toutes les antiquités et parfois quelques antiquailles. Ne médisons point du philhellénisme. Il a fait la Grèce. Peut-être aurait-il dû s'en tenir là ; peut-être aurait-il dû laisser la Grèce se refaire elle-même. Le philhellénisme exagéré a, d'une part, amené les réactions inévitables ; d'autre part, il a hypnotisé la Grèce dans une imitation vague du passé, l'affaiblissant du même coup pour les créations de l'avenir. C'est pourquoi, au point de vue spécial qui nous occupe aujourd'hui, il ne semble pas que le philhellénisme ait beaucoup contribué aux études de grec moderne en France. Sans doute, parmi les philhellènes, ceux qui voyageaient, ceux qui recueillaient sur place des documents et les publiaient, savaient un peu de grec moderne (2). On n'en surprend de traces

(1) Voyez le joli article de M. Bréal, *Rev. des Deux-Mondes*, 15 Mars, 1883, p. 347 suiv. « Toute l'antiquité lui était familière... il savait tout », dit M. Bréal, p. 347 ; « fort recherché de la jeunesse pour son extrême indulgence », même page. — Voyez aussi sur M. Hase, Hartwig Derembourg, *Journal des Savants*, Sept. 1902, p. 491.

M. Bréal m'écrit : « M. Hase était un vrai philhellène. École de Coraï. Très lié avec les Grecs de Constantinople et de Boumanie. Il voulait travailler de sa personne à la régénération de la Grèce. A connu d'Ansse de Vilvoison et tous les philhellènes de la première heure ».

(2) Il faut pourtant mentionner ici Jules David, *Méthode pour étudier la langue grecque moderne*, Paris, 1824, 8°, VIII, 152 ; le *Traité de prononciation grecque moderne*, par Jules Berger de Xivrey, Paris, 1828, in-16, 80 (*reuchlinien*). Jules David, comme il nous l'apprend lui-même sur le titre, est l'auteur d'un « Parallèle des Langues Grecques ancienne et moderne » Nous rappelons pour mémoire : Pouqueville, *Voyage en Grèce*, 5 vol. 1820 et l'*Hist. de la régénération de la Grèce*, 1824 ; Armand Carrel, *Résumé de l'hist. des Gr. mod.*,

marquantes ni dans la philologie ni dans la littérature, sauf, dans une Orientale de V. Hugo, en exergue, quelques vers de P. Soutzo, poète oublié en Grèce même. Il reste surtout de cette époque, sans compter les relations de voyage et les ouvrages purement historiques, il reste, et c'est beaucoup, vous le savez, les *Chants populaires* de Fauriel (1824) et, dans ce recueil, tout à la fin, un touchant témoignage de l'intelligence qu'on avait du grec moderne dans ce temps-là : une traduction du bel hymne de Solomos à la Liberté, due à Stanislas Julien, professeur de chinois au Collège de France (1).

Un mot encore sur Fauriel. On ne rencontre pas un nom pareil, qui fut celui d'un grand découvreur (2), sans lui payer son tribut d'admiration. Ne croyez pourtant pas qu'il en fut toujours ainsi. Au sujet même de la publication de ces *Chants populaires de la Grèce moderne*, on lit une réflexion curieuse dans un article (3) peu connu d'Ozanam, qui fut, lui aussi, un grand philhellène : « Il y avait, dit-il (grâce à cette publication), deux justices rendues : l'une à un peuple opprimé, l'autre à une poésie méconnue. Jusque-là les Grecs lettrés élevés aux écoles d'Angleterre ou d'Italie, ne souffraient pas volontiers qu'on leur parlât de leurs chants populaires : ils s'en tenaient humiliés (!) comme de leurs pirates et de leurs klephtes. Il était hardi (!) de mettre la main sur ces productions méprisées, d'y démêler la beauté, la force et la vie, les preuves d'un génie que la servitude n'avait pas étouffé, et de soulever en sa faveur l'admiration de toute l'Europe » — exactement tout ce que l'on essaye de faire aujourd'hui en faveur du grec vulgaire ! On dirait que la question du grec n'a pas changé : les arguments contre le grec *vulgaire* valent les arguments contre les chansons populaires — qui sont pourtant reconnues à l'heure qu'il est comme le diamant véritable de la littérature grecque moderne. Pour avoir découvert ce diamant, Fauriel se faisait mal voir en Grèce même. Tel est le sort de nos études : si Fauriel fut le premier à se plaindre de quelques préjugés, je ne crois pas qu'il ait été le dernier.

Paris, 1825, in-16. XII-498 (peu connu) ; E. Quinet, *De la Grèce moderne et de ses rapports avec l'Antiquité*, Paris, 1830, 8°, XII-445. Voyez G. Bengesco, *Essai d'une notice bibliogr. sur la question d'Orient*, Paris, 1897, 8° XIII-329 ; on voit, en parcourant les premiers numéros, p. 1, suiv., qu'on imprimait souvent des traductions avec le texte moderne en regard. Dans l'*Itinéraire* de Chateaubriand, qui marque pourtant une époque, il n'y a pas un seul mot de grec moderne.

(1) M. Stanislas Julien avait été même suppléant de Gail au Collège de France, dès 1821, à l'âge de vingt-deux ans.

(2) Voir E. Renan, *Revue des Deux Mondes*, 15 Dec. 1855, p. 1389-1390.

(3) *M. Fauriel et son enseignement à la Faculté des Lettres de Paris*, Extr. du *Correspondant*, 9^e livr. 10 mai, 1845, p. 7.

Dans cette revue trop rapide, il nous est impossible d'oublier la fondation par une ordonnance du 11 septembre 1846, de l'*École française d'Athènes*. Elle dut, en fort grande partie, sa naissance au sentimentalisme philhellénique, qui régnait encore sous Louis-Philippe (1). C'était, en même temps, un foyer tout trouvé pour les études de grec moderne. Les élèves de l'École devaient primitivement, par un constant échange, enseigner le français aux Grecs et apprendre de ceux-ci leur langue (2). About, vous vous le rappelez, s'acquitta de cette tâche, à sa façon. Peut-être aussi « l'étude de la langue, de l'histoire et des antiquités grecques », comme dit l'ordonnance de fondation (3), préoccupa t-elle trop exclusivement certains esprits. Mais, dès le début, des membres illustres de l'École, pris d'un bel amour pour la Grèce ressuscitée, pour la Grèce moderne, ou bien vouaient, comme M. Ch. Lévêque (4), une curiosité passionnée aux choses du présent, ou bien consacraient aux différentes contrées de la Grèce des monographies, dans lesquelles ils recueillaient soigneusement tout ce qui avait trait aux mœurs et à l'histoire contemporaines, comme le firent, dans les années suivantes, avec éclat, J. Girard, About lui-même, Fustel de Coulanges, Dugit, M. Heuzey, M. Perrot et tant d'autres après eux. Des documents appartenant au plus bas moyen âge n'étaient point dédaignés (5). En parcourant les travaux des « Athéniens », même les travaux en apparence les plus éloignés de nous, comme les *Lécythes blancs* de Pottier ou les *Sepulcrales Nereidum figuræ* de J. Martha (6), en relevant dans chacun de ces ouvrages les indications qui intéressent le néo-grécisant, on écrirait encore un chapitre tout à l'honneur de l'École. Les livres d'enquêtes géographiques ou de voyages, comme ceux d'O. Riemann, de V. Bérard, de G. Deschamps, de

(1) V. G. Radet, *L'hist. et l'œuvre de l'Ec. fr. d'Ath.* Paris, 1901, p. 8-9.

(2) *Ibid.*, p. 23, 34, 107, 131, 189, surtout 191.

(3) *Ibid.*, p. 27, 423.

(4) *V. Rev. des Deux-Mondes*, 1898, t. CXLVI, p. 93-94 et suiv.

(5) Heuzey, *Miss. archéol. de Macédoine*, 1876, p. 451 et suiv., le Βίος 'Αθωναίου et le Χουτοβούλιον.

(6) On peut y joindre, à la fin de l'*Asklépiëion d'Athènes*, Paris, 1881, p. 127-8, de P. Girard, une courte description de la *panégyrie* de Tinos, et p. 111, quelques remarques sur des *ex voto* modernes, *mutets* d'argent repoussé, etc.

On trouvera également dans *L'éducation athénienne*, du même (Paris, 1891) des réflexions sur les écoles et les instituteurs d'aujourd'hui, etc., p. 101, 243, 251. On relèverait des rapprochements de ce genre chez Lechat. Fougères, et surtout V. Bérard. En général, le souvenir des trois années de Grèce est si vivant chez les « Athéniens », qu'il persiste à l'état de préoccupation latente et se manifeste là même où on ne l'attendrait pas. Rien ne le prouve mieux qu'une jolie note de Paul Girard où, dans son *Aristophane. Morceaux choisis* Delagrave, 1883, p. 136, à propos d'un vers des *Oiseaux* (v. 261), il rapproche d'un mot du scoliaste sur la chouette, la *χοουούβια* moderne.

Ch. Diehl nous apporteraient leur contingent. Des recherches plus spécialement grammaticales sur les dialectes ou la langue commune nous sont données par G. Deville, Mondry Baudouin (1), P. Fournier (2), B. Haussoullier (3). Les études byzantines, l'épigraphie néogrecque, l'épigraphie chrétienne (4) prennent là un essor nouveau. Une direction intelligente et forte a laissé à l'activité scientifique toutes les voies ouvertes, même les plus neuves. Redoublons d'efforts, Messieurs : l'École d'Athènes est un foyer toujours allumé, qui rivalise avec notre École. Rivalité d'ailleurs toute amicale, surtout le jour où l'École des Hautes Études et l'École des Langues orientales s'associeront dans la préparation des Athéniens futurs.

L'étude du grec moderne proprement dit a profité et profite particulièrement du *Bulletin de correspondance hellénique*, que nous devons aussi à l'École d'Athènes. Car, enfin, lorsque sur une inscription de l'époque chrétienne, je lis ἰδεορροί (5) avec un ρ, cela, c'est du grec moderne. Ce mot, comme M. Bayet l'observe (6), était « très employé par les premiers chrétiens ». Voilà pourquoi il a plus vite changé de forme. Les mots les plus employés sont aussi les premiers qui varient. Le langage est plein de ces fautes. Quand on a dit ριδῶ, au lieu de ριδέω, on a fait une faute ; on a fait une faute, quand on a dit ψωμιν au lieu de ψωμίν et ψωμὶ au lieu de ψωμίν. Seulement, ces fautes-là sont devenues la règle : tout le secret de l'évolution du langage est là. Le néo-grec a le privilège de nous fournir, par la multitude de ses documents, qui nous permettent ainsi de saisir l'évolution sur le fait, une série, des séries entières de ces fautes instructives. Elles pullulent dans les inscriptions et dans les papyrus — ce qui m'amène, par une transition toute naturelle, à vous parler du successeur de M. Hase, M. Brunet de Presle. Après le grec ancien, après le byzantin officiel, un autre champ restait à défricher. M. Brunet de Presle publiait, en 1865,

(1) *My*, dans des articles excellents de la *Revue critique*, continue l'œuvre de Mondry Baudouin, en s'occupant avec succès de grec moderne.

(2) G. Radet, *op. l.*, p. 400.

(3) Voir *Athènes et ses environs* (Guide Joanne), 1888, p. XLVIII, *Langue grecque*, avec un court vocabulaire. A propos de dialectes, c'est le lieu de signaler ici une plaquette rarissime et médiocre : *Parabola del figliuol prodigo tradotta in Greco di Cargese (Corsica)* dall' Abate Stefano Stefanopoli, Londra, 1860, petit in 4°. 4 p. Publié aux frais du prince L.-L. Bonaparte ; j'en possède un exemplaire avec une note de la main du prince (en italien) ; il reproche à l'éditeur d'avoir « voluto far pompa della sua erudizione ellenistica », au lieu de s'en tenir à l'exemple de Comparatti, Morosi, Pellegrini. Ce dialecte très intéressant, attend encore son historien.

(4) G. Radet, p. 194, 398, 400, 402.

(5) B. C. H., I, p. 397, N. 3 (XV, 3), Ch. Bayet.

(6) *Ibid.*, p. 398.

avec M. E. Egger, la collection de papyrus gréco-égyptiens préparés par M. Letronne (1). Cette collection est très amusante : elle échappe à toute classification littéraire ; ce n'est plus ici de la littérature, c'est la vie au jour le jour : des lettres familières, des remerciements à des amis ou à des parents, des vocabulaires à l'usage des voyageurs, des contrats de vente, des poursuites contre des esclaves marrons ; on y chercherait presque des comptes de blanchisseuse. Et ces pièces, y compris un traité d'astronomie, vont du II^e siècle avant J.-C. jusqu'à l'an 616 de notre ère (2). M. Brunet de Presle, qui était surtout un aimable homme — peu intimidant aux examens — aurait pu expliquer à ses cours quelques-uns de ces papyrus. J'ignore si c'est le cas. Pour tracer un tableau complet des études de grec moderne au XIX^e siècle, il faudrait parcourir une à une les affiches que possède l'Ecole et voir ainsi les auteurs ou les textes qui figuraient sur le programme de chaque année. Les papyrus — ceux-là ou d'autres, car le nombre en est grand aujourd'hui et une Revue spéciale, le *Archiv für Papyrusforschung*, est consacrée à cette branche de la science — les papyrus nous seraient, dans nos conférences, d'un double avantage : ils nous initieraient d'une part à ce qu'on appelle le grec savant, avec cette différence que le grec savant des papyrus n'est pas un grec artificiel et n'a rien d'un anachronisme ; il est, par conséquent, moins hétérogène que celui de nos jours ; d'autre part, nous y verrions poindre plus d'une fois les formes modernes, comme des étoiles qui tremblent encore.

Dans les publications de M. E. Miller, le grec moderne occupe une large place. Jadis, on entendait, *grosso modo*, par grec moderne tout ce qui n'est pas le grec ancien ; ainsi, quand une évolution linguistique, qui plus tard aboutissait, apparaissait dans Homère, on disait que c'était du grec moderne ; peut-être, ce terme un peu sommaire est-il plus simple et plus facile à retenir que toutes les distinctions et dénominations, à la mode depuis, de néo-grec, de grec post-classique, de grec moyen, etc., etc., (3). En réalité, M. Miller nous donna beaucoup de textes en grec vulgaire du moyen âge. Vous voyez donc qu'il marque un progrès sur ses prédécesseurs ou que du moins, après Homère, après le byzantin officiel, après les

(1) Not. et extr. XVIII.

(2) Cf. *ibid.*, le N. 21.

(3) On a essayé de tracer les frontières, assez vastes, trop vastes peut-être, de nos études, des études *néo-grecques* dans les *Etudes de philologie néo-grecque*. Paris, 1892, (92^e fa-c de la *Bibl. de l'Ec. des H. Et.*) p. I - CCXI (y compris donc l'*Index bibliographique*). Le lecteur qui voudra bien consulter ces pages, comprendra mieux pourquoi, dans ce qui précède comme dans ce qui suivra, nous faisons rentrer dans le *grec moderne* aujourd'hui tant et tant de travaux, qui ne paraissent pas au premier abord s'y rattacher directement.

papyrus, le tour du grec médiéval arrive tout naturellement dans l'examen de nos origines. Nous devons à M. Miller trois poèmes de Prodrôme, ce précurseur véritable du grec actuel, la *Chronique de Chypre*, qu'il édite avec C. Sathas dans la Bibliothèque de l'École, les *Historiens grecs des Croisades*, qu'il donne à l'Académie des Inscriptions, dont il était membre ainsi que les trois premiers titulaires de cette chaire. Mais M. Miller, qui était un chercheur de première main, s'intéressa, on peut le dire, à toutes les périodes de la grécité, depuis Appien jusqu'aux lexiques grecs rédigés à Byzance au xv^e siècle, en passant par les manuscrits grecs de l'Escorial et les *Carmina Manuelis Philae*. Ce byzantiniste, qui forma centre à son époque, eut la main heureuse : il découvrit du grec moderne sous Charles le Chauve ! Cela vous prouve que nos études remontent loin. C'est une espèce de manuel de conversation à l'usage des voyageurs, peut-être même des diplomates ! Ce serait ainsi un prélude à quelques-uns de nos propres exercices. Ce manuel nous renseigne sur l'état des études de grec au moyen âge (1) et, probablement, nous représente le grec tel qu'il se parlait alors. Le *Glossarium Laodunense* (2), avec les *Interpretamenta* de Julius Pollux, publiés par Boucherie (3), doivent être rangés parmi les plus précieux monuments de nos origines, parmi les incunables du grec moderne.

Je ne songe pas à énumérer ici tous les travaux de M. Miller (4). Mais, à son sujet, comme au sujet de M. Brunet de Presle, il est juste de rappeler que leur activité trouvait, en 1867, un aliment nouveau à l'Association pour l'encouragement des études grecques en France, dont ils furent présidents, l'un et l'autre, M. Miller par deux fois. Cette association, fondée avec des intentions quelque peu différentes, devint, par le fait, un puissant auxiliaire pour les études de grec moderne, tant à cause de ses prix qu'à cause de son *Annuaire*, où, pendant vingt ans, de nombreux hellénistes viennent enrichir d'une façon quelconque notre domaine, soit byzantin, soit néo-grec, soit post-classique et chrétien. Tels sont C. Wescher, le marquis de Saint-Hilaire, M. G. d'Eichthal, A. de Circourt, A. Chassang, Ch. Gidel, L. Heuzey (5), E. Legrand, H. Weil (6), G. Deville, G. Decharme,

(1) On sait qu'il existe sur le même sujet, à l'Institut, un mémoire inédit de M. Renan.

(2) Not. et extr., XXIX, 2.

(3) Not. et extr., XXIII, 1 ; voir A. Darmesteter, *Rel. scientifiques*, t. II, p. 213 suiv. ; *Essais de gramm. hist. ug.*, I, 12 ; K. Krumbacher, *Gesch. d. byz. Litter.*, p. 561.

(4) Voir sur Miller la notice (incomplète) du marquis de Saint-Hilaire, *Ann. de l'Ass. pour l'encour. des Et. gr. en France*, 1886, p. LXXI suiv.

(5) *V. Annuaire*, 1871, p. 114 ; 1874, p. 232.

(6) *Ibid.*, 1872, 26.

Ch.-E. Ruelle (1), G. Perrot (2), A. Dumont, d'Estournelles de Constant, O. Riemann, A. Mézières (3), V. Serres (4), H. Omont (5), Tannery (6) et Froener (7).

M. E. Miller possédait-il à fond tous les secrets du grec moderne, du grec que l'on parle ? Ce sont là des questions indiscrettes. Il est certain que les documents vulgaires médiévaux publiés par lui pourraient l'être aujourd'hui de façon quelque peu différente. M. E. Miller ne s'intéressait pas beaucoup au développement historique du langage. Je me suis aussi laissé dire qu'il avait quelques faiblesses pour la καθαρεύουσα, le grec qui s'intitule puriste. Il est assurément plus aisé à comprendre, demande parfois moins d'efforts : de même, quelques respectables érudits étrangers préféreront, comme livres de chevet, nos thèses latines, plus accessibles, à une page d'Anatole France. En tout cas, M. Miller, à son cours, avait une habitude excellente : il faisait expliquer des journaux. Ils étaient tous, dans ce temps-là, rédigés dans le grec le plus attique. N'importe ! Le principe en lui-même est bon. Des jeunes gens de votre âge ne doivent pas être enveloppés ou, pour me servir d'une métaphore populaire grecque, enlinceulés (συβουσιμμένοι) dans je ne sais quelles abstractions grammaticales. Touchons terre. Il faut ici, il faut dans tout enseignement, surtout dans l'enseignement supérieur, tâcher de voir les hommes derrière les bouquins ; derrière les caractères d'imprimerie, c'est la vie, c'est la réalité qu'il s'agit de découvrir. Nous lirons donc des journaux. Nous irons nous promener dans Athènes ou dans les îles fortunées. Nous irons prendre un raki sur la Place de la Constitution, ou sous un platane, dans les villages. Nous causerons avec les gens simples. Nous verrons comment ils comprennent les journaux. Nous apprendrons des choses que, dans ce bas monde, seul un Grec, né Grec peut vous expliquer, un Grec qui a passé, comme tous les Grecs, par les fourches caudines du beau langage. Nous assisterons aux mille avatars de la

(1) A cette place il convient de mentionner tous les textes qui se trouvent dans la *Collection des anciens alchimistes grecs*, Paris, 1887, publiés par MM. Berthelot et Ruelle. Voir aussi *Annales de chimie et de physique*, Mars 1885, t. IV, p. 370 suiv. *Sur les notations alchimiques*, par M. Berthelot.

(2) *Annuaire*, 1873, 373.

(3) *Ibid.*, 1883, 222.

(4) *Ibid.*, 1884, 256.

(5) *Ibid.*, 1886, 241.

(6) *Ibid.*, 1887, 104.

(7) M. Dehèque était mort avant que l'*Annuaire* prit l'extension que nous lui voyons ; mais sa place doit être marquée ici pour son excellent *Dictionnaire grec moderne français*, toujours utile à consulter. Sur Dehèque, voir la notice de M. Léon Heuzey, *Annuaire*, V, p. 180 suiv. Il avait suivi le cours de M. Hase (*ibid.* 183), auquel précisément ce dictionnaire est dédié.

καθαρέθουσα, pour nous rendre un compte exact — si possible ! — de la dose qu'il convient d'en mettre dans sa correspondance, suivant qu'on s'adresse à un Président du conseil des ministres, à un ministre — il y a une nuance — à quelque haut personnage, à un richard ou à un pauvre diable, à un gros commerçant ou à un petit, à un fonctionnaire ou à un hôtelier. Pour le Président du conseil, la recette est simple : il suffit, généralement, de rédiger sa lettre dans une langue qui n'a jamais été, qui n'est pas et qui ne sera jamais parlée, ou, d'une façon plus précise, de mêler avec bonheur les *βυ* et les *α* aux aoristes moyens. Il est notoire que d'aucun temps la langue vivante ne connut pareilles combinaisons. Quelques infinitifs même feraient bien en haut lieu, mais dans des circonstances tout à fait exceptionnelles, car, au même personnage on ne parle pas toujours la même *καθαρέθουσα*. En revanche, ce serait se tromper que d'user de ces formes obsolètes vis-à-vis d'un commerçant : il croirait qu'on se moque de lui. Là, pour vous faire comprendre et pour donner aussi à votre prose la couleur qui sied, vous pourrez vous contenter d'ornez les mots d'un *υ* final — même s'ils n'en ont pas toujours en grec ancien. Pour l'hôtelier, écrivez comme vous voudrez, pourvu que les prix y soient. Il y a un autre moyen d'écrire ses lettres en grec, dont les dames surtout, à Constantinople et à Athènes, usent largement : c'est de les écrire en français. La *καθαρέθουσα* satisfait si peu les besoins réels, que les gens du monde préfèrent recourir au français, ou bien ne répondent pas du tout. Prenez garde à des difficultés d'un nouvel ordre : le nombre des vulgaristes s'accroît ; ils ont des partisans enthousiastes, toute la jeune littérature est avec eux ; ils ont même un organe, le *Νουμάς* ou *Numa*, dont le nom seul respire la sagesse (1) ; si vous n'écrivez pas à un vulgariste en grec vulgaire, il est capable de se fâcher. On a vu, depuis quelques années, que cette langue se prête à la correspondance admirablement ; on s'en sert de plus en plus et avec n'importe qui. D'autres combinent, comme ils peuvent, le vulgaire et le savant, et parcourent au hasard les degrés de la *moyenne καθαρέθουσα* — car, il y en a une *moyenne*, une *stricte* et même une *relâchée* (*ἀνειμένη*) !

Vous aurez un guide, que je crois averti, à travers ce Labyrinthe infini et réjouissant. Cette brave *καθαρέθουσα* ! Elle prétend à

(1) Dirigé par D. P. Tangopoulos. — Il n'y a pas lieu de s'étonner en Grèce de ce nom de roi romain. On sait que, fidèles à leur conception de l'histoire byzantine qui, pour eux, commençait à Rome, les chroniqueurs byzantins, au début de leurs chroniques, remontent aux sept rois et à Romulus, le premier d'entre eux. C'est sans doute l'écho d'une habitude byzantine dans la Grèce moderne.

l'unité, alors qu'elle est elle-même morcelée et diverse. Il n'est pas jusqu'aux puristes qui ne le reconnaissent aujourd'hui (1). Mais, en général, contrairement à Trissotin, elle aime prêter *ses défauts aux autres*. Elle accuse les siècles d'avoir enrichi le grec de mots étrangers nécessaires, sans songer qu'elle en est pleine, depuis les noms des mois, qui sont latins (2) — mais c'est si loin ! ça ne compte pas — jusqu'aux tournures, jusqu'aux phrases, jusqu'à l'esprit, qu'elle emprunte à d'autres langues, inutilement et nuisiblement, puisque c'est au détriment de l'âme nationale. Au surplus, les mots de provenance turque, dont elle blâme la présence dans le langage héréditaire du vieux klephte, elle leur fait le meilleur accueil, pourvu qu'elle les habille à l'ancienne (3). Elle n'a rien d'ancien pour cela ; ce grec mixte, macaronique, composite, farci du grec de tous les âges, est bien inférieur, comme pastiche, aux vers latins que nous faisons au collège. Elle a un défaut plus grave : placidement, sans colère, et même sans humeur — mais non pas sans *humour* — on peut lui démontrer, comme cela fut fait à maintes reprises, qu'elle ne répond ni à la tradition hellénique ni à la tradition nationale (4). Je crains, tout en souhaitant fort de me tromper, qu'elle ne soit pas en état d'affronter la discussion scientifique avec la même sérénité. L'exemple de M. Krumbacher, ce maître byzantiniste, cet ardent ami de la Grèce, nous le prouverait : n'est-on pas allé jusqu'à l'accuser d'être payé par les Russes, d'être un vendu, parce qu'il s'est magistralement prononcé, dans un livre qui fait époque (5), en faveur du vrai grec ? Quand on prétend avoir raison, il faut pourtant raisonner — et se montrer aussi un peu plus raisonnable.

Si cette belle langue, que M. Krumbacher appelle une momie, connut quelque tendresse de la part de M. Miller, la langue du peuple hellène eut toutes les faveurs de M. Legrand. Jamais il ne varia dans cet amour. Tandis que votre répétiteur vous enseignait les stricts canons du vulgarisme, vous retrouviez les règles appliquées dans les textes vulgaires que votre professeur vous choisissait de préférence aux autres. Ainsi, en France, comme en Allemagne,

(1) Voir les documents dans Andréadès, *Ἡ γλώσσα μας*, Athènes, 1903, p. 42 ; dans ce livre excellent la question est traitée à fond et sous toutes ses faces.

(2) Le peuple a remplacé les noms latins par des noms grecs, v. *Γιὰ τὸ Ρω. Θξ.*, 1901, p. 41-42. Logiquement, la langue savante devrait les préférer. Voir *Ῥόθα καὶ Μῆλα*, B', 1903, p. 374.

(3) V. P. x. M., *Ἀπόσπ.*, p. 51. Le *Ταχυδρόμος*, organe ultra-puriste, recule d'horreur devant la locution : *ἔγινε ῥεζίζι* ; elle lui paraît *classique* sous la forme *ἑρρεζιζεύθη*, *ibid.*

(4) V. P. x. M., B', 5-37 où elle est qualifiée de *ἀντιελληνική* et *ἀντιεθνική* c'est-à-dire antihellénique et antinationale.

(5) *Das Problem d. neuogr. Schriftspr.*, München, 1903.

comme dans tout le monde savant, la langue populaire — ou nationale — chérie déjà des premiers « Athéniens », continuait à être réhabilitée. Ce *consensus* universel devrait faire réfléchir en Grèce. Il est aujourd'hui démontré que cette langue est un instrument littéraire à toutes fins (1). La langue populaire, méprisée jadis, honnie, accusée de mille façons, se relève, lavée de ses crimes, innocente et tutélaire, puisque ses destinées sont liées au triomphe même de l'hellénisme et de l'idée. Elle a toujours trouvé, elle trouvera toujours, pour la défendre, à l'École, la justice et la vérité. La vérité, M. Legrand aimait à la dire aux Hellènes, qui n'aimaient pas toujours à l'entendre. Il la leur disait même parfois avec rudesse, car il était philhellène dans le sens véritable : on n'a de mérite à aimer que quand on sait les défauts de ceux qu'on aime. Legrand connaissait par ses voyages ce peuple admirable, auquel il croyait un sûr avenir. Si un peu d'ironie perçait par moments dans ses propos, l'affection y dominait. Je ne peux plus aujourd'hui vous parler de Legrand comme je le voudrais, vous retracer sa vie, souvent difficile, pénible, vous parler de son labeur courageux et de tous les beaux résultats qui l'ont couronné (2). Disons ici quelques mots seulement pour caractériser l'activité de ce maître en regard de ses prédécesseurs. Legrand s'adonna franchement au grec moderne, sans s'occuper autant qu'eux de grec ancien. Ses publications innombrables, si elles ne sont pas toutes de première main, sont toutes indispensables à nos travaux. Sa magnifique *Bibliographie hellénique* elle-même contient des textes grammaticaux de haute valeur. Il consacra sa belle existence de travailleur solitaire à élever, dans notre cité neuve, non pas un, mais plusieurs monuments qui dureront.

Tel est, à peu près, Messieurs, le tableau des études de grec moderne en France au XIX^e siècle. Il est plus indiqué qu'achevé. Préoccupé surtout de l'École, j'ai fait bien des omissions. Je n'ai pas mis à leur rang mérité quelques travailleurs hors cadre, pour ainsi dire, comme Buchon (3). Je n'ai pas dit ce que le grec moderne doit à des documents tels que la *Sigillographie byzantine* de M. G. Schlumberger, ou aux inscriptions, presque contemporaines, publiées par l'archéologue éminent qu'est G. Millet. Je n'ai pas insisté sur les

(1) Cf. A. Thumb, *Ind. F., Anz.*, 1904, 170. Voir *Τεραπειχης* (Pallis), dans *Νουμάς*, 1 Février, 1904, p. 4.

(2) On lira, *Byz. Zeitschr.*, 1904, pp. 311-312, une notice nécrologique sur M. Emile Legrand, que, dès sa mort, M. Krumbacher me faisait l'honneur de me demander pour sa Revue. J'aurai, je crois, une occasion prochaine de re-parler de lui.

(3) Penser aussi à Berger de Xivrey, notamment *Bibl. de l'Ec. des Ch.*, II, Paris, 1840-41, pp. 532-534, et voir *Essais de gram. hist. ng.*, I, 186, n. 1.

travaux de l'École des Hautes Etudes, tels que les *Pleurs de Philippe le Solitaire*, de M. l'abbé Auvray, ou l'*Etude sur le grec du Nouveau Testament*, de M. l'abbé Viteau, car le Nouveau Testament et même, parfois, l'Ancien, c'est déjà du grec moderne. Je n'ai point mentionné la thèse latine de Lafoscade (1), et, dans un autre ordre d'idées, *Le théâtre grec moderne*, de G. Bourdon. Peut-être aussi m'est-il arrivé d'oublier des travailleurs plus modestes, comme Blancard et d'autres. Mais j'ai surtout négligé de noter la place du grec dans les domaines limitrophes, latin, français, oriental. Les inscriptions grecques de l'époque romaine nous touchent directement, et M. Héron de Villefosse nous en a donné quelques-unes où il semble que des Grecs hellénisent déjà un nom latin, comme ils hellénisent aujourd'hui des noms de provenance étrangère (2). Les vues de Gaston Paris sur le roman byzantin et sur son rôle en Occident, les mots grecs en hébreu talmudique signalés, à côté de mots français, par A. Darmesteter (3), quelques étymologies d'A. Thomas, forment autant de contributions à nos études. M. P. Meyer, dans la *Revue critique*, écrivait des comptes rendus où la question du grec est vue, établie nettement (4). M. Bréal (5) a fait une excursion toute

(1) *De epistulis aliisque titulis imperatorum magistratuumque Romanorum*, etc., Lille, 1902, 8°, XII-141.

(2) *Petites notes d'archéologie*, III (N. 13 à 20), 1902, p. 20 on lit Ἑρμῆς ὁ καὶ Μερκούριος. Ce dernier nom doit être certainement Μερκούριος (la dissimilation du second ο est presque normale, cf *Et. de philol. ng.*, p. LXXV; d'autre part, dans le Talmud, où figurent toujours les formes usuelles, Μερκούριος, pour signifier un Hermès, n'est connu qu'avec un λ : Marquiliis, d'après Lévy. *Neuhebr. Wörterb.*, 1876-1883; communication de Clermont Ganneau). Mentionnons encore l'épigraphie chrétienne d'Afrique, qui nous touche de très près; cf. Monceaux, *Monogrammes byzantins sur tessères de plomb. Rev. arch.* 1903, II, pp. 49 suiv.; *Enquête sur l'épigraphie chrétienne d'Afrique*, p. 59 et 240 suiv.; voir Clermont Ganneau, *Rec. d'arch. orient.*, t. VI (1903), 3^e, 4^e, 5^e livr., p. 59 suiv.

(3) A. Darmesteter, *Rel. scient.*, I, pp. 197, 199; cf. aussi *Mém. soc. Ling.* IV, p. 41, n. 1 (*Doublets syntactiques ὄταν, ὄνταν*).

(4) Voir R. C., 1868, art. 2, t. I, p. 6; cf. p. 238; 1866, art. 225, t. II, p. 300; art. 251, p. 392; 1868, t. I, p. 81.

(5) *Souvenirs romains subsistant en grec moderne*. Mélanges Boissier, 1903, p. 81-84. Dans cette étude excellente et qui ouvre d'ingénieux aperçus, peut-être serait-il utile de rétablir quelques mots sous leur forme courante; par exemple, p. 81, lisons *μισεμα* et *μισευός* (*μισευός* est complètement inusité); p. 82, *ἀματωσία*; *ibid.*, le dérivé verbal a dû être tout de suite *ἀματώνω* (cf. *βίδα*, *βιδώνω*); *σπαθι* (non point *σπαθή*); p. 83, *λογη* se dit couramment; *καμπος*, non *καμπός* (de même, dans la glose, citée, d'Hésychius); *φουσσάτο* (*φουσατόν* est médiéval); pour *πεδουκλώνω*, c'est *peducli* (cf. *cubuculum*, *cubuctum*, *κουβουκλιον*) qui doit être rétabli; *σπατά* (non *σπατάς*); j'ignore la locution *ποισε* (= *χάνει*) *σπατά*; *ποισε* me paraît surtout dialectal, cf. *Byz. Zeitschr.*, IX (1900), 661. Je n'ai jamais entendu employer cette locution, quand on parlait aux enfants.

récente en plein grec moderne. Dès 1846, Ernest Renan consacrait un opuscule à la question si controversée de la prononciation grecque (1). Enfin, un article de M. Hartwig Derenbourg (2), les emprunts au grec relevés abondamment par M. Barbier de Meynard dans son Dictionnaire turc (3), des rapprochements lumineux entre les langues sémitiques et la grécité postérieure, qu'a su voir M. Clermont Ganneau (4), tout cela, dans une revue plus complète, devrait figurer avec éclat.

Mais ce rapide coup d'œil nous permet déjà d'être fiers du développement des études de grec moderne dans notre pays. Vous voyez le rôle prépondérant que joue l'École dans ces études. Nous ne les laisserons pas périliter en aussi bonne voie. Vous les aimerez comme tous vos maîtres les aimèrent. Je vous demanderai même quelque enthousiasme ; je vous demanderai de la passion. Elle est le levain des œuvres sérieuses et réfléchies. Sans elle, rien ne vaut la peine d'être entrepris et rien n'est durable. Le nom, l'esprit même de l'École vous convient aux travaux féconds. Un large souffle de vie l'anima dès son berceau ; il nous soulève encore, il nous porte vers le vaste monde ; d'abord, au seuil oriental, nous attend la Grèce, ma chère Grèce aimée, destinée au rôle civilisateur dans la Méditerranée ; puis, l'Orient et l'Extrême-Orient, auxquels l'École vous initie, élargiront votre pensée, par l'immensité même des horizons.

(1) *Eclaircissements tirés des langues sémitiques sur quelques points de la prononciation grecque*, Paris, 1849, 8°, 36 p. Une riche bibliographie de tout ce qui a été fait sur la prononciation du grec, en France, resterait, je crois, à faire. Je trouve sous la main : Fl. Lécuse, *Discussion sur la prononciation grecque*, Toulouse, 1829, 8° (II - 24) ; F. D., *Théorie sommaire de la véritable prononciation du grec* (Extr. de la *Gazette de l'instr. publ.*, août 1846, 9 p. ; Gialussi, *De la véritable prononciation et de la lecture de la langue grecque*, Paris, 1864, 8°, 36 p. ; *Théorie sommaire de la véritable prononciation du grec*, par F. D. D., nouvelle édition, Paris, 1865, 8°, 15 p. (Bibliographie, *ib.*, p. 15) ; *Courte dissertation relativement à la prononciation de la langue grecque*, par M. Ch. des Moulins (sans date), etc., etc. Voir aussi plus haut, p. 11, n. 2, David et Berger de Xivrey (qui signait J. B. X.).

(2) *Mélanges Graux*, Paris, 1884, p. 235 : *Les mots grecs dans le livre biblique de Daniel*. (Voir p. 238 *la Sambuque* et comp. *Et. de philol. ug.*, p. LXXX-LXXXI ; consulter sur les désinences en — *ω*, p. 239 ; voir dans le même recueil, F. Robiou, *De quelques monuments gréco-égyptiens du Louvre*, p. 601-9) ; *Mélanges H. Weil*, p. 117 : *Les traducteurs arabes d'auteurs grecs*, etc. de Hartwig Derenbourg.

(3) Paris, 1881, *Bibl. de l'Ec. des L. or. viv.*

(4) Voir, entre autres, *Rec. d'arch. orient.*, t. III (1900), *Index des noms propres et des principaux mots grecs* pour les trois premiers volumes, p. 420 et s ; *ibid.*, t. VI (1903), livr. 3, 4, 5, p. 56, Meskin ; *Horus et Saint-Georges*, Paris, 1877.